

LE DISCOURS DES INTELLECTUELS NATIONAUX SUR L'ENVIRONNEMENT EN ARMÉNIE (FIN DE L'URSS ET DÉBUT DE LA PÉRIODE POSTSOVIÉTIQUE)

GARIK GALSTYAN

Résumé. L'émancipation de la société civile en Arménie sur les questions environnementales a timidement commencé dès le début des années 1980. Ce sont les intellectuels arméniens qui ont représenté la force motrice de cet éveil. La présente contribution portera sur le fait de savoir comment les discours sur l'environnement des représentants de l'*intelligentsia* arménienne ont contribué à la genèse rapide d'un mouvement écologiste de masse à la fin de la *perestroïka* qui se soldera par un déclin flagrant à la fin de la première décennie postsovietique, en grande partie à cause de sa politisation. L'analyse thématique sera basée sur l'étude des activités éditoriales fécondes des intellectuels arméniens, sur leurs prises de parole et publications aussi bien dans la presse écrite que dans les médias de masse. Plusieurs réflexions sont également tirées de rencontres personnelles et d'interviews réalisées avec les principaux acteurs de ce mouvement écologiste.

Mots clés : discours des intellectuels, problèmes environnementaux, mouvement écologiste, lac Sevan, pollution atmosphérique, société civile

INTRODUCTION

À l'époque soviétique, l'influence de la société civile sur les actions du pouvoir a été sensiblement réduite en dépit des textes législatifs et des dispositions déclaratives existants. L'implication réelle de la société civile dans le processus de prise de décisions finales, peu importe le domaine, ne pouvait pas se réaliser sans la mise en place de mécanismes élaborés en la matière.

De fait, l'implication de la société civile dans un certain nombre d'associations a été largement encouragée, voire parfois imposée. Cependant, il fallait s'impliquer dans des actions et des manifestations, y compris écologiques (associations de protection de la nature, par exemple), organisées exclusivement par des autorités soviétiques. Les associations en question se trouvaient bel et bien sous la tutelle des structures publiques et étaient contrôlées par des organes de la sécurité nationale.

Dans les limites de la marge d'action autorisée/sanctionnée, un certain travail a néanmoins été mené par des activistes et des bénévoles. Il variait d'une République fédérée à une autre. Il faut souligner que les moyens financiers ne manquaient pas en raison de la mise en place d'un système de cotisations « bénévoles obligatoires ». Cela permettait de mener un certain nombre d'actions, encadré par des autorités, dans le domaine de la préservation de la nature. Les activités étaient multiples : plantation d'arbres, nettoyage de déchets sur des sites, notamment dans le cadre des journées de travail bénévole (*soubotniki*), organisation de conférences thématiques, etc. Pour mémoire, le troisième secrétaire adjoint des organes exécutifs locaux s'occupait, entre autres, des questions liées à la protection de la nature.

Du temps de l'URSS, chaque république fédérée devait être dotée d'une association nationale de préservation de la nature. En 1985, celle de l'Arménie comptait 4 678 organisations primaires dont 1 369 clubs de jeunes amateurs de la nature, 48 conseils municipaux et régionaux. 4 046 entreprises et établissements publics en faisaient également partie. De plus, il existait 47 groupes de conférenciers qui regroupaient quelque 1 556 spécialistes en la matière qui donnaient régulièrement des conférences dans des entreprises et des établissements publics de la République. En corollaire ajoutons aussi les 725 patrouilles vertes et 439 patrouilles bleues formées sur la base des écoles secondaires (en intégrant 23 976 jeunes amateurs de la nature) dont la tâche principale était la préservation de la propreté des espaces verts et des étendues d'eau (Sharadzyan, 1986 : 30-32).

Il convient de souligner plus particulièrement les activités éditoriales de qualité qui concernaient la sphère de la protection de la nature. Ajoutons à cela les écrits clandestins *samizdat* qui permettaient de diffuser de l'information, écologique comprise, qui souvent n'était pas sanctionnée par le pouvoir.

Le Président du Conseil des ministres de la RSS d'Arménie était tenu d'établir annuellement un compte-rendu sur la situation écologique. De plus, quelques ministères arméniens avaient en leur sein des départements qui traitaient les questions environnementales. C'est encore sous le régime soviétique que le parquet et la police écologiques ont été créés.

1 LES PRÉMICES DU MOUVEMENT ÉCOLOGISTE

En Arménie soviétique (1920-1991), la plus petite république fédérée, il existait environ 800 entreprises industrielles. Les recettes des entreprises appartenant à cinq ministères de l'Union (de l'Énergie, de la Métallurgie non ferreuse, de l'Industrie chimique, de la Construction et de la Production d'engrais minéraux) ne couvraient que 14,5 % des recettes totales de l'Arménie, alors que leur part dans les rejets atmosphériques se montait à 85,9 % (Sanasaryan, 1989 : 18).

En ex-URSS, l'Arménie a été à l'avant-garde de la sensibilisation sur les problématiques environnementales auprès de larges couches de la population. C'est un cercle restreint d'intellectuels nationaux (écrivains, journalistes, scientifiques de différents domaines) qui s'est chargé de cette « mission » dépassant parfois les limites bien définies de la liberté d'expression autorisée par le régime soviétique. Dans leur parole publique, ils ont abordé audacieusement les problèmes environnementaux majeurs existants. Avec l'avènement de la *perestroïka* en 1985, ce sont eux qui vont prendre le flambeau du mouvement écologiste naissant censé devenir un mouvement de masse sans précédent en cette fin de la période soviétique.

Trois thèmes majeurs ont fondé un discours environnemental : le problème du lac Sevan, la centrale nucléaire et la pollution atmosphérique. La sensibilisation de la population arménienne envers les questions environnementales s'est ainsi développée à travers ces trois thématiques. En 1982, l'Université d'État d'Erevan a intégré dans certains cursus une discipline liée directement à l'écologie – le « Droit écologique ». Par ailleurs, à l'époque, c'était la seule discipline universitaire de ce genre dans toute la Transcaucasie. Le premier Comité de protection de l'environnement dans l'espace soviétique a également vu le jour en Arménie en 1986, deux ans avant la création du ministère soviétique des Richesses naturelles et de la Protection de l'environnement à Moscou. D'une certaine manière, cette courte expérience arménienne a servi de modèle pour ce dernier à en juger par le fait que ses futurs fonctionnaires se sont rendus à Erevan pour l'étudier.

La construction de l'unique centrale nucléaire de Transcaucasie suscitait beaucoup d'inquiétudes parmi les représentants de l'*intelligentsia* arménienne. Ils n'ont pas ménagé leurs efforts pour alerter les autorités à propos de la dangerosité de cet ouvrage dans une zone de haute sismicité et à proximité de la capitale Erevan (environ 30 km). Rappelons qu'à cette époque, pour l'Arménie, la seule alternative à l'énergie fossile était « l'atome pacifique », car le territoire arménien était privé de ressources énergétiques propres (hormis les ressources hydrauliques) et les industries locales demandaient toujours plus d'énergie. En 1969, le célèbre géologue Guévorg Ter-Stepanyan a organisé une collecte de signatures auprès des intellectuels arméniens. Vingt-trois d'entre eux ont osé apposer leurs signatures sur une pétition adressée aux dirigeants soviétiques (Shakarian, 1975). Les pétitions de ce genre n'avaient pas beaucoup de chances d'être recevables par ces derniers. Cependant, le processus même de cette mobilisation, certes timide, a jeté les bases de futures actions de plus grande envergure lors des deux décennies suivantes.

2 L'ÉMANCIPATION VENUE AVEC LA PERESTROÏKA

La libération de la parole a donc précédé la *perestroïka* qui s'annonçait bientôt. La revue littéraire et sociopolitique *Garun* [Le Printemps, 1967-] était à l'avant-garde de cette émancipation de la parole. Elle accordait des pages entières aux réflexions et débats sur les problèmes environnementaux qui ne manquaient pas en Arménie.

La *perestroïka* a créé une atmosphère de liberté en émancipant la parole. De nouvelles perspectives se sont ouvertes dans le combat pour un meilleur environnement. Les activistes pourraient maintenant organiser des manifestations, publier sans entraves des articles sur des sujets écologiques brûlants, interpeller les autorités républicaines et centrales au nom des mouvements sociaux, des associations et mouvements politiques désormais autorisés. La fin du système du parti unique et la mise en place des élections alternatives ont rendu possible l'entrée dans les structures représentatives du pouvoir des futurs leaders du mouvement écologiste, d'autres activistes et personnalités renommées, avec ou sans étiquette communiste. Les discours dans le parlement soviétique sont devenus ouverts et ont suscité d'après débats autour de l'écologie, entre autres sujets d'actualité brûlante.

Certains scientifiques se servaient efficacement des opportunités existantes pour faire entendre leur voix. La biologiste Karine Danielyan, par exemple, utilisait la branche arménienne du réseau de l'association pan-soviétique « *Gitelik* » (« Savoirs »). Cette dernière mobilisait des conférenciers pour faire des interventions auprès des entreprises et des établissements publics. Ce type de conférence faisait partie des « obligations » de ces employeurs par rapport aux collectifs de travailleurs.

Les contenus des programmes de télévision subissent aussi des changements significatifs. On a vu apparaître de nouvelles émissions qui traitaient des sujets ayant un rapport direct avec l'écologie. Les interviews avec les responsables d'État sont devenues plus fréquentes aussi. Parmi les émissions citons celles de Robert Mavisakalyan (1986 à 1989), rédacteur en chef d'émissions éducatives la Première chaîne publique, journaliste, publiciste et animateur télé : « *Questions* », « *Jeudis* », rédaction de « *Nouvelle vague* », etc. En 1987, le physicien Ashot Grigoryan, sur la même chaîne publique, a animé un cycle d'émissions qui mettaient en lumière les problèmes environnementaux existants, un fait qui va marquer son temps.

Les tables rondes et débats réguliers tenus au sein de l'Académie nationale des sciences, des établissement supérieurs et d'instituts de recherche ont mis au premier plan les futurs militants et défenseurs de l'environnement. C'est sous le vent de la *perestroïka* que, vingt ans après, les actions de Guévorg Ter-Stepanyan ont été couronnées de succès quand il a été question de l'implantation en Arménie d'une usine régionale de traitement et de stockage de déchets radioactifs. L'idée

même de création d'un site de déchets nucléaires dans les couches de sel situées au-dessus ou à côté du grand bassin artésien de la plaine de l'Ararat recelait d'énormes dangers. Ce célèbre savant a également réussi à sensibiliser les scientifiques connus de l'Académie des sciences de l'URSS, ce qui témoigne du changement de stratégie d'actions pour atteindre l'objectif fixé.

3 LE PROBLÈME DU LAC SEVAN AU CŒUR DES DEBATS ENVIRONNEMENTAUX

Contrairement aux autres républiques fédérées, l'Arménie se distinguait nettement par des débats, parfois acharnés, touchant concrètement un problème écologique majeur, celui du lac Sevan, et cela depuis des années 1950. « Comme unique catastrophe environnementale de l'époque, elle a cristallisé le mécontentement de la population en incarnant l'échec flagrant de la relation entre la société et la nature. » (Galstyan, 2019 : 166)

De larges couches de la société civile – différents établissement publics, scolaires, universitaires, centres scientifiques, organisations culturelles, etc. – se sont permis de se prononcer systématiquement contre les conséquences néfastes de cette catastrophe environnementale. Les intellectuels arméniens, notamment les écrivains, ne sont pas restés à l'écart de cette cause. Bien au contraire, leur parole a eu une portée importante dans les questionnements, dans la révélation et dans la recherche de solutions adaptées dans ce cas concret. Parmi eux citons le poète Avetik Isahakyan, les écrivains Vakhtang Ananyan, Derenik Demirtchyan, Baghish Hovsepyan, Jiraïr Avetisyan, le journaliste Novik Darbinyan et beaucoup d'autres.

L'écrivain Baghish Hovsepyan alertait les autorités sur l'état catastrophique de la plus grande réserve d'eau douce de Transcaucasie. Déjà en 1976, il avait publié un article intitulé « Que faites-vous, les hommes ? » dans la revue *Sovetakan grakanutyun* [Littérature soviétique] en invitant les scientifiques et toutes les autres personnes qui n'étaient pas indifférentes au sort du Sevan, à participer aux débats publics à ce sujet. Sans aucun doute, pour son temps, c'était une initiative originale et osée. Il n'a pas mâché ses mots en qualifiant tout ce qui est arrivé au lac de « crime » (Hovsepyan, 1976 : 92). Il critiquait ouvertement la mauvaise gestion des eaux, la pollution aquatique par le déversement sans traitement des eaux usées ménagères et industrielles et, en conséquence, la baisse catastrophique des volumes de la pêche.

L'académicien Grigor Avagyan n'a pas été moins ardent dans la défense de la cause du Sevan par ses publications, lettres ouvertes adressées aux autorités soviétiques et ses propositions de mesures pratiques pour le sauvetage du lac. Ces dernières ont souvent été originales, ce qui éveillaient de multiples interrogations et critiques dans les milieux scientifiques et parmi les défenseurs écologiques (Avagyan, 1976 : 127-133 ; 1995 ; 1999).

Les publications du journaliste Darbinyan dans le journal très lu *Avangard* (1987) à propos du sort du Sevan ont reçu un large écho dans la société civile et parmi les défenseurs de la cause du lac. Les débats suscités ont duré plusieurs mois, ce qui témoigne en soi du grand intérêt existant par rapport à cette catastrophe écologique d'origine anthropique. C'était également révélateur de nouvelles possibilités ouvertes quant à la libre expression (plus ou moins) publique offerte par la *perestroïka*. La rédaction du journal ira encore plus loin en mettant en place une commission spéciale dont la tâche devait être l'étude des problèmes soulevés par Darbinyan.

Contrairement aux idées préconçues selon lesquelles les critiques restaient, dans leur ensemble, inaudibles voire pourraient nuire à leurs auteurs, le régime soviétique était assez réactif quant aux critiques fondées. Celles-ci, néanmoins, ne portaient pas une charge idéologique mettant en cause le système politique. Il existe de nombreux cas où, suite aux publications critiques, les organes centraux de contrôles divers sont intervenus en très peu de temps pour apporter des solutions appropriées (*Garun*, 1985: 31-33 ; *Balayan*, 1987 : 13 ; *Sanasaryan*, 1989 : 17-21 ; *Darbinyan*, 1987 : 2-3). Un autre exemple est à citer : celui des publications de Darbinyan. Elles ont été lues par le premier secrétaire du parti communiste d'Arménie de l'époque Karen Demirtchyan qui est même entré en contact avec le journaliste. Le leader arménien a étudié les problèmes soulevés et a pris sous son contrôle personnel l'exécution des mesures prises pour sauver la « perle du Caucase » (*Darbinyan*, 2008 : 136-137).

4 LA PERCEPTION DE LA PROTECTION DE LA NATURE COMME LA PRÉSÉRATION DE LA CULTURE

La marge de manœuvres étant bien restreinte à l'ère soviétique, les futurs leaders du mouvement écologiste se cachaient habilement derrière les structures « culturelles » ayant pour objet la protection de monuments historiques, ce qui était sanctionné par le pouvoir soviétique. Les représentants de l'*intelligentsia* ont seulement ajouté à ce contenu la « composante écologique » car pour eux la protection de la nature s'inscrivait dans le cadre de la préservation de la culture faisant partie de l'identité nationale dans son sens le plus large. Leurs discours, le choix des titres de leurs productions diverses ainsi que leur large diffusion parmi la population sont de beaux exemples de la place et de la force de la langue et de la culture dans le traitement des problèmes liés à la préservation de l'environnement. C'est dans ce contexte qu'il faut considérer la décision, en 1986, du président du premier Comité de protection de l'environnement Henrik Tardjumanyan d'utiliser l'arménien comme langue d'écriture interne de ses services (Galstyan, 2019 : 173). C'était un cas unique en URSS, car il s'agissait d'un organe gouvernemental. Cela témoigne explicitement de la place accordée à la langue et la culture, en général, dans le combat pour la préservation de la

nature. Jusqu'à nos jours, cette « tradition » n'a pas été rompue et les cas sont nombreux où une association à vocation culturelle déploie également des activités dans le domaine écologique.

Les premiers petits groupes informels soucieux des problématiques écologiques qui se sont spontanément formés, au début des années 1980, au sein de différents établissements scientifiques d'Erevan – les instituts de Chimie, de Biologie, de Physique, de Biochimie et de Langue arménienne, les Unions des écrivains et des architectes, l'Institut ErevanProjet, etc. – menaient leurs actions en utilisant malicieusement et habilement la « couverture culturelle ». Pour les futurs leaders du mouvement écologiste arménien, les actions visant la protection du patrimoine culturel national étaient, d'une certaine manière, un passage « obligé » dans leurs activités. Leurs réseaux propres existants élargissaient substantiellement les cercles publics pour passer avec succès le « message écologique » qui prendra toute sa place au moment historique venu.

5 RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'ONTOLOGIE

Du fait que l'initiative venait de la part des intellectuels arméniens, les réflexions engagées avaient d'emblée une coloration philosophique. Les accents ont été mis sur la notion de l'ontologie (*goyabanutyun* en arménien), des rapports mutuels vitaux entre l'environnement et l'homme, entre la flore et la faune, de l'existence de la vie animée, de sa durée et de son devenir. L'écrivain et publiciste Karen Simonyan a été à l'initiative de ses réflexions philosophiques sur l'ontologie. Les revendications écologistes seront ultérieurement formulées sur cette « base théorique ». Et ce n'est pas dû au hasard si les noms des futurs mouvements *Goyapahpanutyun* [« Conservation/protection de l'existence/préservation de l'environnement/ Survie »] et *Goyapaykar* (« Lutte pour l'existence/ l'environnement ») sont dérivés du terme *goyabanutyun* (ontologie). Le point de départ des réflexions de K. Simonyan était le documentaire de Hovhannes Martirosyan « Écologie : point de vue » (1985). C'était par ailleurs la période où ce genre de production connaissait un essor parmi les cinéastes arméniens. Dans un passé encore récent, s'exprimer à haute voix et publiquement sur l'identité et la dignité nationales pouvait coûter cher aux auteurs. En parlant de la préservation de l'existence, ces derniers mettaient clairement l'accent sur la protection du milieu naturel de l'habitat du peuple arménien. D'une certaine manière, K. Simonyan a cassé le stéréotype enraciné selon lequel « parler manifestement et ouvertement des vices et des défauts était nocif pour l'amour-propre national » (Galstyan, 2019 : 172). C'était une démarche délicate car, selon la coutume, il fallait « laver son linge sale » plutôt en famille et non pas publiquement.

C'est dans cette optique que Karen Simonyan se proposait de créer un équivalent arménien du mot « écologie » car celui-ci ne renvoyait pas à l'idée que l'écologie concerne tout le monde. Selon l'auteur, le sens du mot ne devait

pas être sacrifié à la pureté linguistique mais il devait transmettre le sens du phénomène dans la conscience de l'homme. Le terme qu'il proposait était l'ontologie/l'existence. Il a souhaité mettre l'accent sur « l'éducation ontologique » en commençant par les élèves des écoles pour aller jusqu'aux ministres. C'est sur la base de cette notion qu'on pouvait former la « conscience ontologique » en tant que « frein moral ». Il convenait de se poser la question : est-ce que le bénéfice réalisé de la production de biens est susceptible de couvrir les « dommages ontologiques/existentiels ? ». Lorsque la sonnette d'alarme est perçue comme une information, du point de vue psychologique, le public se met dans une position d'observateur. Selon K. Simonyan, cette position d'observation est due au manque de conscience ontologique dans l'éducation morale. La « valeur idéologique » consistait donc à éveiller le sens des responsabilités et la voie de la conscience (Simonyan, 1985 : 36).

Les alertes données par des intellectuels arméniens ont été conditionnées par le fait que la nature avait de plus en plus de mal à se régénérer, à se reconstituer par la voie naturelle face à l'intervention excessive de l'homme dans son environnement. La démarche a été courageuse. En quoi consistait ce courage ? Selon K. Simonyan, « Le courage de l'artiste s'exprime par le fait que face à une situation alarmante, voire catastrophique, il en parle alors que les autres se taisent « humblement ». Il s'exprime sachant très bien que ce sont ces « prudents silencieux » qui lui laisseront porter sa croix tout seul. » (Simonyan, 1985 : 34)

Selon les maigres statistiques existantes, l'Arménie enregistrait un taux élevé d'anomalies congénitales, de cancers, de maladies respiratoires, etc. (Grigoryan, Tadevosyan, 1987: 25) Quelques villes industrielles d'Arménie figuraient parmi les plus polluées de l'URSS (Mavian, 1990: 25-27). On peut ici parler d'une conscience existante insuffisante au sujet des questions environnementales, d'un manque de sens des responsabilités, mais aussi d'un empressement à exécuter à tout prix les plans de production quinquennaux imposés par le Centre. Un des articles qui a marqué son temps a été celui de l'écrivain et publiciste Margo Ghukasyan « À la demande des non-nés » (1984). L'auteure s'est focalisée sur la pollution atmosphérique fortement présente dans beaucoup de villes industrielles d'Arménie. Elle traitait la pollution liée à la production du ciment dans les villes de Hrazdan et d'Ararat du point de vue de la conscience existentielle en développant des réflexions quant à son impact sur la santé publique (Ghukasyan, 1984 : 38-45). Il convient de souligner que ce type de publications ne restait jamais sans réaction de la part des instances visées qui étaient « tenues », selon les « règles de l'art » de l'époque, d'apporter des éléments de réponses. En quelques mois, la rédaction de la revue a reçu des réponses officielles des entreprises et des instances étatiques aux questionnements posés (Garun, 1985: 31-33). Cela témoigne du fait que les questions environnementales n'étaient pas systématiquement négligées même si les mesures prises afin de réparer la situation n'étaient pas toujours satisfaisantes.

L'objectif des productions de tout genre et des activités déployées par une poignée d'intellectuels en matière d'environnement – films documentaires, œuvres littéraires, publications diverses, interventions dans les médias de masse et dans les milieux associatifs – a été double : sensibiliser la société civile aux multiples problèmes écologiques et exercer une pression sur le pouvoir quant à la préservation et à la protection de la nature.

6 LA NAISSANCE DU MOUVEMENT ECOLOGISTE

Avec le lancement de la *perestroïka*, les conditions ont été réunies pour fédérer les différents courants en un mouvement afin de mieux s'organiser dans la lutte pour un environnement sain. L'URSS avait tout juste signé le Protocole d'Helsinki relatif à la réduction des émissions de soufre (1985). Avec la *glasnost* gorbatchévienne, les maigres études réalisées dans le domaine de la préservation de l'environnement n'étaient plus censées demeurer secrètes ou, plus précisément, ne pouvaient plus rester secrètes car la boîte à Pandore avait déjà été ouverte. Les experts ont également saisi la chance de s'exprimer librement sans être menacés de sanctions de la part du pouvoir en place. Dans tous ces cas de figures, l'Arménie était en avant-poste par rapport aux autres républiques fédérées. Sans surprises, à partir de 1987, ce sont des scientifiques et des écrivains qui se sont chargés de cette mission : les physiciens (Ashot Grigoryan, Khachik Stamboltsyan, Aram Gabrielyan), les écrivains et poètes (Zori Balayan, Karen Simonyan, Silva Kaputikyan, Maro Margaryan, Levon Ananyan, alors adjoint du rédacteur en chef de la revue *Garun* et futur Président de l'Union des écrivains arméniens), la biologiste Karine Danelyan, future ministre de la Protection de l'environnement et de la nature (1991-1994), les chimistes Hakob Sanasaryan, Araxi Babayan, Sona Mardanyan, Gohar Saribekyan, le compositeur Tigran Mansuryan, le critique d'art Henrik Igityan et d'autres. Aram Gabrielyan a également été le coordinateur national de la Convention-cadre de l'ONU sur les changements climatiques (jusqu'en août 2017).

Le travail avec la société civile via les médias de masse et diverses rencontres avec les structures étatiques ont été déclarés prioritaires. La question qui peut se poser naturellement est de savoir comment les autorités soviétiques arméniennes ont toléré cette émancipation rapide ? Certes, c'est grâce au vent de la *perestroïka* et de la *glasnost* déclarées. D'une certaine manière, le pouvoir national comptait aussi sur l'activisme de la société civile pour faire bouger les choses au niveau des structures centrales soviétiques. Néanmoins, il existait un « mais », des limites tracées : les activités écologistes ne devaient pas toucher au domaine politique. Mais cela n'a tenu que dans un premier temps car la démocratisation entamée de la société soviétique ne pouvait pas éviter ce domaine qui, par ailleurs, était central. Donc, cela ne devait pas durer longtemps et la politisation toucha inévitablement le mouvement écologiste, ce qui finalement lui sera fatal.

Dès la proclamation de la *perestroïka*, de petits groupes disparates se sont mis à s'unir pour créer un mouvement écologiste assez puissant qui, sans surprises, a pris le nom de *Goyapahpanutyun* (Préservation de l'existence). Hakob Sanasaryan prônait la création d'un comité de *goyapahpanutyun* parallèlement à celle d'un Institut de recherche *ad hoc* avec la vocation de préparer des spécialistes de *goyapahpanutyun* pour les établissements secondaires et supérieurs de l'Arménie. Dans ces derniers, il proposait d'ouvrir des départements de la préservation de *goyapahpanutyun*. Au niveau national, il suggérait de mettre en place un service unifié de « subsistance », une banque de données statistiques, un comité d'État de protection de l'environnement auprès du Soviet suprême et un service volontaire de subsistance (Sanasaryan, 1989 : 21).

Les sujets débattus tournaient autour de la pollution atmosphérique (Grigoryan, 1987) et de la centrale nucléaire. Très vite, les dénonciations de corruption vont s'ajouter, car celle-ci s'entremêlait aux problèmes écologiques existants.

Un phénomène intéressant a également eu lieu : l'influence du mouvement écologiste européen, notamment allemand, sur la genèse du mouvement similaire arménien. Ashot Grigoryan a soutenu sa thèse sur la pollution atmosphérique en Arménie à Léningrad (Saint-Pétersbourg). Il a ensuite continué ses études à l'Université Humboldt à Berlin. C'est là qu'il a découvert le mouvement des Verts allemands et s'y est même impliqué. Dès son retour en Arménie, il apportera dans la réalité arménienne plusieurs idées et stratégies d'actions pratiques.

Ainsi, pour la première fois, on a vu apparaître sur la scène nationale les figures des défenseurs de la nature et de la culture.

7 LES PREMIÈRES FAILLES DUES À LA POLITISATION DU MOUVEMENT

En 1987, l'aile jeune du futur mouvement écologiste a décidé de se séparer du mouvement unitaire afin de créer sa propre organisation. Mais elle partait de la même philosophie de préservation de l'existence. Leur structure a ainsi pris le nom de *Goyapaykar* (combat/lutte pour l'existence/la survie). D'un point de vue écologique, le choix du nom renvoyait explicitement à la lutte pour la survie dans le monde environnant mal sculpté par l'interventionnisme humain. Du point de vue politique, cela signifiait aussi le combat pour une survie politique dans un environnement hostile dans son ensemble. La survie « biologique » a été d'emblée liée à la survie politique. Sans surprises, ce sont les nouveaux défis politiques, qui se sont dressés devant l'Arménie encore soviétique, qui ont incité ces jeunes à se séparer et à se doter de leur propre structure. Le futur leader des Verts arméniens Hakob Sanasaryan, et pas seulement lui, s'opposait sans équivoque à la politisation du mouvement écologiste naissant.

L'Union des jeunes *Goyapaykar* a mis en place un système de cotisations en son sein et a même créé son propre périodique (« presse libre ») *Mashtots*

sous forme de *samizdat*. Le choix du nom n'était pas dû au hasard et ne faisait aucune allusion à l'environnement. Il comportait une référence indéniablement culturelle : Mesrop Mashtots est le créateur de l'alphabet original arménien qui date de 405 après J.-C. Cette période correspondait à une époque où l'Arménie se trouvait dans une situation critique : le royaume des Archakides devait disparaître en 428 plaçant les Arméniens devant le fait d'une assimilation inévitable, et donc de sa disparition de la scène de l'histoire. C'est la création de l'alphabet national avec l'ouverture de nombreuses écoles, la création d'œuvres littéraires, le déploiement des activités de traduction et la mise en place d'une tradition de copistes qui ont permis de développer une culture authentique jusqu'à nos jours, et cela dans des conditions de perte de l'État central. Les initiateurs formulaient ainsi leurs objectifs :

Lutter d'une manière inconditionnelle pour les lettres et l'école arménienes, pour la littérature et la culture nationales, c'est-à-dire pour le peuple arménien et l'existence de l'Arménie, contre l'assimilation et la disparition. [...]

Survivant pendant des siècles grâce à l'esprit de Mashtots, le peuple arménien est aujourd'hui menacé d'assimilation et d'anéantissement par empoisonnement. [...] L'objectif de la revue *Mashtots* est de mener une guerre contre ceux qui empoisonnent notre patrie, contre les destructeurs de la nature en Arménie, contre ceux qui ont conduit le peuple arménien aux limites de la mort nucléaire. *Mashtots* symbolise l'humanisme, et c'est au nom de *Mashtots* qu'il faut sauver notre peuple d'empoisonnement et d'anéantissement.

[...] Le christianisme a pénétré les limites de l'Arménie historique au I^{er} siècle et en 301 il a été déclaré religion d'État. Mais l'Arménie est devenue vraiment chrétienne après la traduction de la Bible en arménien, ce qui est devenu possible grâce aux lettres créées par *Mashtots*, (1988 : 1, traduction de l'arménien par l'auteur)

Seules deux thématiques parmi les sept, déclarées par le périodique, avaient un rapport avec les problèmes écologiques : le démontage de la centrale nucléaire et la « déchimisation » de l'Arménie (*Mashtots*, 1988 : 1). Les autres concernaient les droits du peuple et de l'Homme, la défense de la pureté de la langue et de l'école arménienes, le combat contre l'assimilation forcée de la diaspora intérieure, le contentieux du Haut-Karabakh, le combat pour augmenter le rôle et le statut de l'Église apostolique arménienne. Tous ces sujets, d'une manière ou d'une autre, ont été liés aux problématiques de *goyapahpanutyun*. Les rédacteurs ont réussi à attirer l'attention même de personnalités connues pour qu'elles publient dans les pages de *Mashtots*. Il est curieux de remarquer que même H. Sanasaryan a signé en 1988 un article mais ... sous un pseudonyme, guidé certainement par la

prudence. Comme on pouvait s'y attendre, les problématiques écologiques ont été vite reléguées au second plan en laissant dominer les articles avec une nette coloration politique.

Vu le contexte historique, i. e. la démocratisation commencée qui a été « couronnée » par la chute de l'ex-URSS en 1991, un tel périodique *samizdat* ne pouvait pas avoir une vie longue. Au total, une quinzaine de numéros sont sortis jusqu'à sa cessation en juillet 1990.

8 LA DIMENSION TRANSCULTURELLE DES PROBLÉMATIQUES ENVIRONNEMENTALES

Certains problèmes écologiques en Arménie ont également connu une dimension transculturelle. Il s'agit plus particulièrement de la première grande catastrophe écologique de l'URSS due aux activités anthropogènes, celle du lac Sevan. En août 1987, à Irkoutsk, en sud-sibérien, a été créée une association internationale littéraire du nom de « Mouvement de Baïkal ». À l'origine de cette initiative se trouvaient des écrivains soviétiques (Union des écrivains de l'URSS) et japonais (Association des écrivains japonais) qui avaient pour ambition de mobiliser des écrivains du monde autour des questions de préservation de l'eau douce sur la Terre. Dans cette entreprise, c'est l'écrivain russe Valentin Raspoutine qui a joué un rôle majeur à côté de Viktor Astafiev, Vasily Belov, Vladimir Kroupine, Zori Balayan, et l'orientaliste et critique littéraire Kim Le Chun. Le côté japonais a été représenté par un groupe de sept écrivains, scientifiques et personnalités publiques. La première rencontre, qui a duré quatre jours, a réuni autour d'une table ronde à Irkoutsk des écrivains soviétiques et japonais. Le thème de la réunion était « L'écologie et le monde, l'écologie et la littérature ».

L'écrivain Raspoutine, originaire de l'oblast d'Irkoutsk, était très connu en URSS et publiait souvent des articles sur des sujets écologiques dans les journaux *Izvestia*, *Pravda*, *Russie soviétique* et autres qui sortaient à des millions d'exemplaires. Ils évoquaient la lutte contre le détournement des fleuves sibériens, la pollution du Baïkal due aux usines de pâte à papier au bord de ce lac sibérien, etc.

C'était la période où se produisait réellement l'intégration des intellectuels activistes dans les structures du pouvoir d'État au niveau local et national : députés du parlement, ministres ou autres postes dans les structures gouvernementales, etc. Raspoutine, Belov et Balayan sont devenus députés du peuple du parlement soviétique, ce qui rendait leur parole plus audible et convaincante.

À la rencontre de Biwa (1989), qui a également réuni des écrivains venant des États-Unis et du Canada, V. Raspoutine a notamment dit : « L'écologie est devenue le mot le plus fort sur Terre, plus fort que la guerre et les catastrophes naturelles. Elle fait partie des premiers mots de ceux qui commencent à parler et des derniers mots des mourants. D'une sonorité identique dans toutes les langues,

ce mot exprime la même notion du malheur universel, qui n'a jamais existé avec une telle ampleur et une telle gravité. Les épidémies et les nouvelles maladies que l'humanité ne sait pas combattre sont à juste titre associées à l'écologie... » (Khodiy, 2021)

Le destin du lac Sevan représentait un exemple criant montrant ce qui peut arriver aux réserves d'eau douce, ressource précieuse pour la survie de l'humanité, par suite de l'intervention de l'homme dans les « affaires » de la nature. En partant de ce triste constat, les initiateurs souhaitaient lancer une réflexion sur l'état de l'eau douce sur la planète en général tout en alertant les autorités sur ce problème vital voire existentiel. Ainsi, la parole des littéraires a fait émerger un discours écologique même à l'époque soviétique, notamment pendant la dernière décennie de l'existence de l'URSS.

Côté arménien, c'est l'écrivain et publiciste Zori Balayan qui a fait d'emblée partie du comité du « Mouvement de Baïkal » en tant que co-président. Dans le cadre de cette initiative, ont eu lieu de multiples rencontres d'écrivains à Irkoutsk, à Sevan, à Biwa (Japon) et à Khövsgöl (Mongolie). L'Arménie a accueilli les membres de ce mouvement international en 1989, ce qui n'a pas été dû au hasard vu la catastrophe écologique subie par ce lac d'eau douce se trouvant dans le haut-plateau arménien à une hauteur de 1900 m au-dessus du niveau de la mer. La salle qui accueillait les participants nationaux et internationaux était bondée tout comme le couloir menant à la salle. Le journaliste Andreï Rumiantsev décrit ainsi le discours de la poétesse Silva Kapoutikyan :

Les discours ne portaient pas seulement sur la protection des lacs et rivières connus, mais sur tout ce qui constituait l'héritage douloureux. On peut difficilement oublier avec quelle tristesse et mécontentement le secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Arménie et une douzaine de ses compagnons, fonctionnaires des ministères et départements de la république, assis au présidium, ont écouté le discours enflammé de Silva Kapoutikyan. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'une poétesse, elle a élargi le problème en reliant la spéculation folle – l'utilisation des eaux du Sevan pour les besoins industriels – avec une attaque générale contre la moralité, représentant une insulte quotidienne aux traditions spirituelles nationales. Je pense que c'est à ce moment-là que beaucoup d'entre nous, les auditeurs, ont appris pour la première fois qu'autrefois, lors de la reproduction des poissons dans le Sevan, les mariages et autres festivités étaient interdits sur ses rives. Et au cours des dernières décennies, cette coutume des Arméniens a été oubliée. » (Rumiantsev, 2016 : 107, traduction du russe par l'auteur)

Après cette rencontre en l'Arménie, un grand groupe de participants a pris le vol *ad hoc* pour le Kazakhstan afin de visiter le lac Balkhach qui subissait une pollution de l'usine métallurgique implantée près de ses rives.

Raspoutine, Balayan et d'autres ont été les dignes représentants du journalisme politique avec de fortes tendances spirituelles et morales depuis les années de la *perestroïka*. La notoriété des fondateurs du « Mouvement de Baïkal » a incité d'autres personnalités publiques, soucieuses de la préservation de la nature dans différentes républiques soviétiques, à mener des actions similaires contre la pollution des plans d'eau sur leurs territoires. En Ouzbékistan, par exemple, des scientifiques, des écrivains et des journalistes environnementaux ont créé en 1988 le « Mouvement d'Aral » à l'image du « Mouvement de Baïkal ».

9 LA MONTÉE IMPRESSIONNANTE DU MOUVEMENT ÉCOLOGISTE ET SON DÉCLIN NON MOINS SPECTACULAIRE

La présence de personnalités éminentes dans la genèse du mouvement écologiste représentait un atout pour sa constitution rapide. L'*intelligentsia* arménienne a été sa force motrice. Un mouvement protestataire, dont la voix était portée par des intellectuels, représentait un défi sérieux pour les autorités soviétiques, nationales comme centrales. Vu le contexte écologique, politique et social du pays, un seul appel suffisait à réunir des dizaines de milliers de personnes. Organiser des rassemblements spontanés de masses n'était donc pas une tâche difficile. L'écologie était un sujet sur lequel chacun se croyait compétent pour se prononcer.

Toute publication sur les sujets environnementaux attirait l'attention de larges couches de la société civile. Citons, par exemple, l'article de Zori Balayan « Erevan est dans le malheur » paru dans *Literaturnaïa gazeta* à Moscou (le 24 juin 1987, p. 13). Cela a valu le premier plus grand rassemblement écologiste d'Arménie. Pour en juger la portée, soulignons la mise en place par Moscou d'une commission spéciale d'enquête, qui s'est rendue à Erevan deux semaines plus tard pour vérifier les faits relatés dans cet article.

Le parlement arménien s'est également émancipé, ce qui s'est traduit dans la prise de décisions populistes sur la fermeture de certaines entreprises industrielles, sous la pression des manifestations populaires de masse, sans étudier le pour et le contre des mesures adoptées et leurs répercussions sur l'économie nationale et sur le niveau de vie de la population.

L'industrialisation de l'Arménie a été intimement liée au développement de l'industrie chimique et à celui de la centrale nucléaire. Par une ironie du sort, ces deux secteurs ont été particulièrement visés par les activistes écologistes : l'unique centrale atomique de la région a été mise à l'arrêt au printemps 1989 et la plus grande usine chimique de l'Arménie, Naïrit, qui employait 6000 personnes et produisait 15% de la production mondiale de caoutchouc chloroprène (1987), a été fermée à l'été de 1989 avec d'autres entreprises chimiques et métallurgiques de tailles modestes. C'était la période « romantique » du mouvement écologiste, lorsque la société civile a été prise dans l'euphorie de faire enfin entendre sa voix et

de « dicter sa volonté » aux autorités nationales. Elle va aussitôt récolter les fruits amers de cette émancipation devenue en partie insensée. La désindustrialisation a finalement créé plus de problèmes écologiques de nature, certes, différente. Il existait aussi de rares scientifiques (Ashot Grigoryan, Rafael Hovhannisyan et autres) qui se prononçaient contre ce radicalisme populiste et essayaient de proposer des voies alternatives pour assainir l'environnement, pour moderniser les installations de nettoyage à la place de la fermeture inconditionnelle des entreprises industrielles sur lesquelles reposait en grande partie la richesse économique du pays.

Dans le contexte de l'approche de la fin du plus grand empire du XX^e siècle, ce type de mouvement ne pouvait pas rester centré sur les problèmes purement écologiques. Malgré les réticences et l'opposition ferme du leader des Verts arméniens Hakob Sanasaryan, qui disait que « mettre les problèmes de *goyapahpanutyun* au service de finalités politiques était un crime » (ANA, 1992 : 41), la politisation a vite pris le dessus, ce qui va enterrer en quelques années ce mouvement si prometteur. La politisation a commencé avec la résurgence du problème du Haut-Karabakh qui a mis l'Arménie devant un autre problème existentiel, cette fois politique. Le premier grand rassemblement écologiste à Erevan (le 20 février 1988) a révélé que les revendications politiques vont reléguer au second plan les revendications écologiques. Les grands rassemblements constituaient une belle occasion pour faire entendre aux autorités nationales et centrales la voie politique protestataire, visiblement plus urgente. Aussi, une partie des activistes a habilement utilisé le mouvement écologiste pour s'incruster dans la politique et faire une carrière dans les organes exécutif et législatif du pays. Une fois entrés dans les structures d'État, beaucoup d'entre eux ont vite oublié leur « passé écologiste ». Khachik Stamboltsyan, qui auparavant pilotait le blocage des entreprises industrielles polluantes, en qualité de député du parlement national a voté en toute conscience pour la réouverture de certaines d'entre elles : Naïrit a été réouvert en 1992, la centrale nucléaire en 1995, etc.

Désormais, le « volet environnemental » faisait partie des programmes des partis politiques naissants et les Verts ont ainsi perdu le monopole de porteur du discours écologique. En fin de comptes, la thématique environnementale a été utilisée « avec succès » à des fins politiques, y compris dans le processus de démontage du système soviétique.

En 1989, *Goyapahpanutyun* a été transformé en Union des Verts d'Arménie. En dépit de son potentiel humain, de son large ancrage géographique, cette Union n'a pas su occuper une place qui aurait dû lui revenir dans le paysage politique du pays, comme c'est le cas des mouvements similaires en Europe. Tout cela est dû au contexte politique particulier du démantèlement de l'ex-URSS et aux erreurs et ambitions des leaders écologistes. L'Union des Verts, selon son président, est aujourd'hui une structure moribonde sans aucune connexion avec la réalité politique du pays à côté d'autres structures similaires. Le fait qu'à la

base le mouvement écologiste était un mouvement d'intellectuels, ses leaders ont mal accepté l'arrivée d'un nombre important d'activistes écologistes baptisés d'amateurs et de dilettantes, mais qui vont prendre une place importante en raison de leur militantisme propre.

L'extrême radicalisme des revendications a été une autre cause du discrédit du mouvement. La fermeture de plusieurs sites industriels a mis plusieurs milliers de personnes au chômage, a aggravé substantiellement la crise énergétique sans précédent dans le pays, a fait baisser davantage le niveau du lac Sevan (plus de trois mètres) avec les conséquences néfastes qui s'en sont suivies. Un autre bilan catastrophique a été la déforestation pour faire face à la crise énergétique : le pays a perdu 20% de ses surfaces forestières. Dans ces circonstances, il est compréhensible que la population arménienne se soit désintéressée des problèmes écologiques. Elle a dû trouver la solution à des problèmes existentiels et de survie qui mettaient en avant plutôt les valeurs matérielles immédiates que des réflexions qui paraissaient abstraites sur l'environnement. Beaucoup ne voulaient même plus entendre parler de l'écologie. Pour Hakob Sanasaryan, la vocation des écologistes à la fin de la *perestroïka* et au début des années 1990 consistait à faire pression sur les autorités pour fermer les entreprises polluantes ; quant aux conséquences dévastatrices de ces fermetures sur les emplois et sur la dégradation de la situation économique du pays et du niveau de vie de la population, c'était à l'État de s'en soucier et pas aux écologistes (Galstyan, 2019 : 190).

Il est curieux de remarquer que les leaders d'antan interprètent différemment le déclin de ce puissant mouvement de masse. Les multiples interviews réalisées par l'auteur ont révélé que les avis sont parfois diamétralement opposés quant au déroulement des événements. Certes, chacun d'entre eux tente de valoriser sa position et de justifier les causes et les raisons qui les ont séparés. Certains sont restés cantonnés au combat purement écologiste (préservation, conservation, protection, restauration du milieu naturel de l'habitat) sans tenir compte du contexte sociopolitique et économique de la période. Par ailleurs, c'est cette déconnexion de la réalité qui apportera le coup fatal au mouvement écologiste. L'aile modérée (Karine Danielyan, Ashot Grigoryan, Aram Gabrielyan) proposait d'abandonner le radicalisme, notamment en ce qui concernait la fermeture inconditionnelle des entreprises polluantes et dangereuses, et de chercher avec des autorités des solutions durables afin d'atténuer les conséquences de la dégradation de la situation socioéconomique de l'Arménie et de sa population. Cela a rendu les relations interpersonnelles des leaders davantage tendues, le schisme est ainsi devenu inéluctable.

Il est possible qu'un certain nombre d'entreprises auraient été fermées de toute manière dans le contexte de la disparition annoncée de l'ex-URSS et de l'écroulement des liens économiques entre les régions. Mais on peut dire que leur fermeture précoce a néanmoins accéléré ce processus en aggravant

considérablement la situation économique du pays et en appauvrissant sa population d'un coup.

Plusieurs activistes écologistes ont décidé de retourner dans leurs domaines de recherche, de continuer leurs études axées sur les écosystèmes, les relations complexes de l'homme avec son environnement et de s'éloigner ainsi de l'activisme de la rue. On a également eu des personnes qui ont été déçues du bilan de leur combat, de l'évolution du mouvement et du comportement de ses leaders dont beaucoup ont été discrédités politiquement et moralement. Enfin, à tout cela s'est ajoutée la libéralisation de la base juridique, qui permettait de créer facilement des ONG et des associations de toutes sortes afin de pouvoir bénéficier des subventions, principalement d'organismes étrangers. Ces organismes poursuivaient leurs propres intérêts qui allaient souvent à l'encontre des intérêts nationaux. La course pour partager le gâteau des subventions a largement divisé les Verts qui ont vu partir plusieurs membres actifs afin de devenir des experts indépendants et travailler pour leur propre compte en s'éloignant des idéaux qu'ils défendaient passionnément dans un passé récent.

CONCLUSION

Au cours des deux dernières décennies de l'existence de l'URSS (1970-1990), quelques sujets écologiques de forte résonance publique – problème du lac Sevan, centrale nucléaire, pollution atmosphérique, ont réuni un certain nombre de représentants de l'*intelligentsia* arménienne qui ont habilement utilisé la marge de manœuvre laissée parcimonieusement par le régime soviétique. La *perestroïka* et la *glasnost* ont beaucoup émancipé la parole, parfois même excessivement. Dans les débats publics, une réflexion philosophique sur l'ontologie a été lancée par une poignée d'intellectuels nationaux visant la sensibilisation de la société civile naissante aux problèmes environnementaux. Pendant cette période, l'Arménie soviétique a été à l'avant-garde de l'éveil de la conscience environnementale, ce qui s'est traduit par l'étude des activités anthropiques sur le milieu naturel et leur impact, et par l'urgence d'une mobilisation pour le protéger. Ces actions ont été couronnées par la création d'un puissant mouvement écologiste qui a pesé dans la vie politique du pays. Cependant, l'effondrement de l'URSS avec toutes les conséquences qui en ont découlé – la guerre avec l'Azerbaïdjan pour le Haut-Karabakh (1988-1994) et les luttes intestines – n'ont pas été favorables à la structuration de ce mouvement qui s'éteindra à la fin de la première décennie postsoviétique dans un discrédit malheureux. En corollaire citons Rafael Hovhannisyan, le directeur de l'Institut d'hydroécologie et d'ichtyologie de la République d'Arménie :

S'il y a une bonne économie et un bon système énergétique, on aura également une bonne écologie. Dans le pays des Soviets, l'écologie,

ce troisième bloc, a été négligée et les deux premiers ont influé sur elle. [...] Aujourd’hui, nous n’avons pas d’économie performante ni un bon système énergétique, et nous sommes dans une crise écologique. Tout simplement, nous détruisons la nature parce que nous ne pouvons pas survivre autrement. Ce sont les fruits du « mouvement écologiste » et à cause d’eux la société civile ne souhaite même plus entendre parler des problèmes écologiques. (Baghdasaryan, 2000 : 116, traduction de l’arménien par l’auteur).

Ce désenchantement sera finalement surmonté dans les années 2000 mais la splendeur d’antan ne sera jamais atteinte. Trente ans après, on peut constater que l’Arménie n’a finalement pas réussi à mettre en place une véritable politique environnementale.

RÉFÉRENCES

- [ANA] *Archives nationales d’Arménie* (1992) 1339/1/23, 11 avril: 41.
- Avagyan, G. (1976) Pour que les soucis du Sevan soient allégés. *Sovetakan grakanutyun*, 9: 127-133.
- Avagyan, G. (1995) La seule issue pour sauver le Sevan. *Hayastani Hanrapetutyun*, 119, 19 mai ; 121, 21 mai.
- Avagyan, G. (1999) *Sauvons le Sevan : nos efforts pour sauver le Sevan*. Erevan: Gitutyun.
- Baghdasaryan, R. (2000) *Au nord-est du paradis*. Erevan: Manana.
- Balayan, Z. (1987) Erevan est dans le malheur. *Literaturnaïa gazeta*, 26 (5144), 4 juin: 13.
- Darbinyan, N. (2008) *Des chevaux hennissent en moi : articles, essais*. Erevan: Édition de l’Auteur.
- Darbinyan, N. (1987) Sevan ne croit pas aux larmes, *Avangard*, 86, 15 juillet: 2-3.
- Galstyan, G. (2019) *L’écologie en Arménie. Le lac Sevan et l’émergence du mouvement écologiste*. Paris : L’Harmattan.
- Ghukasyan, M. (1984) À la demande des non-nés. *Garun*, 5: 38-45.
- Grigoryan, A. (1987) Alerte atmosphérique. *Garun*, 6: 60-64 ; 7: 46-49.
- Grigoryan, A., Tadevosyan A. (1987) Alerte atmosphérique. *Garun*, 10: 25-31.
- Hovsepyan, B. (1976) Que faites-vous, les hommes ? *Sovetakan grakanutyun*, 6: 90-97.
- Khodiy, V. (2021) Valentin Raspoutine : L’écologie est devenue le mot le plus fort sur Terre, plus fort que la guerre et les éléments. *Pravda de Sibérie orientale*, 09 mars. Disponible sur <https://www.vsp.ru/2021/03/09/valentin-rasputin-ekologiya-stala-samym-gromkim-slovom-na-zemle-gromche-vojny-i-stihii/> [consulté le 15/07/2024].
- Martirosyan H. (1985) « Écologie : point de vue » (film documentaire).
- Mavian, I. (1990) Arménie 90 : urgence écologique. *Est & Ouest*, 82, 25-27.
- Mashtots (1988). Septembre: 1.
- Garun (1985), 1: 31-33.
- Rumiantsev, A. (2016) *Valentine Raspoutine*. Moscou: Molodaïa Gvardia.

- Sanasaryan, H. (1989) Lettre ouverte à Monsieur Vladimir Margaryants, Président du Conseil des ministres de la RSS d'Arménie. *Garun*, 12: 17-21.
- Simonyan, K. (1985) L'ontologie : questions et préoccupations... ». *Garun*, 10: 33-40.
- Shakarian, P. (2013) Haze over Ararat: The Role of Environmentalism in the Rise of National and Civic Movements in Soviet and Post-Soviet Armenia, 1975 – Present. Gomidas Institute, 19 May. Disponible sur <http://www.gomidas.org/submissions/show/15> [consulté le 10/07/2024].
- Sharadzyan, G. (1986) Le quotidien de l'association arménienne de protection de la nature. *Hayastani bnutyun*, 2 (76): 30-32.

THE DISCOURSE OF NATIONAL INTELLECTUALS ON THE ENVIRONMENT IN ARMENIA (LATE USSR AND EARLY POST-SOVIET PERIOD)

Abstract. The emancipation of civil society in Armenia with regard to environmental issues tentatively began in the early 1980s. Armenian intellectuals were the driving force behind this awakening. This paper will focus on the contribution of environmental discourses of representatives of the Armenian intelligentsia to the rapid genesis of a mass environmental movement at the end of *perestroika*, which concluded in a sharp decline at the close of the first post-Soviet decade, largely because of its politicization. The thematic analysis will be based on the study of the fruitful editorial activities of Armenian intellectuals, their public discourses, speeches and publications in print, as well as mass media. All this will be studied in the context of the rapid structuring of a powerful environmental movement which would end in a flagrant decline a decade later. Several reflections are drawn from personal meetings and interviews with the main actors of this environmental movement.

Key words: intellectuals' discourses, environmental problems, environmental movement, Lake Sevan, air pollution, civil society

Garik GALSTYAN, maître de conférences en civilisation russe à l'Université de Lille (depuis 2006). Mes domaines de recherche concernent l'espace postsoviétique : histoire environnementale, réécriture de l'histoire, géopolitique de la Caspienne, minorités russes dans l'espace postsoviétique, etc. Je suis également traducteur.

 <https://orcid.org/0009-0004-0159-4696>

Page personnelle : <https://pro.univ-lille.fr/garik-galstyan/>

Courriel : garik.galstyan@univ-lille.fr